

Face aux théories du complot, esquisse de dialogue

« Ne pas rire, ne pas pleurer, ne pas détester mais comprendre. »

Baruch Spinoza, *Traité politique*, I, 4.

Pourquoi s'interroger sur les théories du complot¹ en prélude à une réflexion sur l'autonomie stratégique de l'Europe ? S'il ne fallait donner qu'une seule réponse à cette question, elle serait la suivante : en tant que système d'explication du monde, la théorie du complot répond toujours à un problème d'incertitude identitaire. A ce titre, elle apparaît comme une solution tentante pour les citoyens qui s'efforcent de dessiner une figure européenne face à l'hyperpuissance américaine. Alors que la doctrine de sécurité proposée par Javier Solana en décembre 2003 identifie des menaces mais ne reconnaît pas d'ennemi, la théorie du complot rétablit en effet une frontière claire entre « nous » et « les autres ». Mais cette frontière n'est plus politique ; la diabolisation morale à laquelle se livrent les partisans de l'explication par le complot ne saurait constituer le projet partagé par l'ensemble d'une communauté politique. Les Européens, tant gouvernants que gouvernés, doivent donc résister à la tentation des théories du complot qui sacralisent le soi au nom d'une lucidité morale et d'un courage sacrificiel face à un ennemi malfaisant, hyperpuissant, et presque doté du don d'ubiquité. Elles exonèrent ainsi du travail essentiel auquel doivent se livrer les Européens : celui qui consiste à se définir politiquement.

Symétriquement, la vision angélique de la vie démocratique qu'adoptent certains intellectuels dénonciateurs du complot est tout aussi préjudiciable. Le travail de définition politique de l'Europe exige une saisie lucide des rapports de force et une analyse des stratégies des acteurs qui ne peuvent exclure *a priori* l'existence d'un complot, sans pour autant l'édifier en alibi identitaire.

Les pages qui suivent entendent donc interroger la séduction autant que la hantise que suscitent les constructions conspirationnistes. Dans leur radicalité, ces deux réactions empêchent de distinguer le complot effectif et le complot fantasmé, interdisant toute forme de lucidité politique ; elles sont autant d'impasses que la réflexion de chaque citoyen en vue de définir politiquement l'Union Européenne doit éviter.

Il ne suffit pas de dénoncer les complots : la tentation conspirationniste

Le conspirationnisme est un mode de pensée qui entend rendre compte de l'allocation du pouvoir au sein d'un système social donné. Il repose sur trois prémisses simples : tout est lié, rien n'arrive par hasard, et les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être.²

Paradoxalement, on pourrait reprendre ces trois maximes et les ériger en principes de la science galiléenne ou copernicienne. En effet, si la terre tourne autour du soleil, l'expérience de nos sens, qui conduit à affirmer le contraire, nous trompe. Toute la différence réside dans l'interprétation de la dernière maxime. Chez Galilée, le soupçon peut être levé par l'expérimentation et le sens commun peut retrouver une validité. Dans le conspirationnisme, au contraire, les apparences sont *nécessairement* des mystifications analogues à l'idéologie, au sens marxiste du terme. L'être et le paraître ne peuvent ni ne doivent être réconciliés. Cette dernière prémisses permet ainsi de balayer d'un revers de main toute objection concrète à un édifice si parfait. En ce sens, une théorie du complot se rapproche d'une idéologie au sens que lui donne Hannah Arendt³. Toutes deux fournissent des grilles globales et irréfutables d'interprétation du monde.

Quoi de plus séduisant qu'un ennemi unique, hyper-rationnel et suffisamment puissant pour régenter la totalité du monde ? En tant que construction intellectuelle, cette contre-utopie offre en effet une compréhension d'un monde de plus en plus complexe à partir de quelques idées simples. Il suffit de répondre à la question : « à qui profite le crime ? », puisqu'une intention malveillante est la cause unique qui relie tous les phénomènes observables. Se dessine une figure du diable, comploteur suprême, hyper-rationnel et capable de dissimuler ses forfaits. Le reste découle de simples déductions, conformément au postulat selon lequel rien n'arrive par hasard. Les théories du complot offrent même une compréhension généalogique du présent. Leurs variantes fictionnelles les plus populaires illustrent éloquemment ces aspects de la matrice intellectuelle conspirationniste. Sur les portes latérales de l'église saint Sulpice à Paris, on peut effectivement lire deux lettres : P et S. L'auteur du *Da Vinci Code* en fait les initiales du Prieuré de Sion, la société secrète qui aurait protégé pendant des années les secrets inavouables de l'Église catholique alors qu'elles désignent simplement saint Pierre et saint Sulpice, les deux patrons de l'église. Ce qui peut ici apparaître comme une complication du réel par négation systématique du sens commun sert en fait une

volonté de simplification qui renvoie la totalité des phénomènes à une cause unique. En tant que « causalité diabolique »⁴, selon l'expression de Léon Poliakov, cette relation causale doit renvoyer à une intention unique. Ainsi, de 1945 à 1955, l'opération *Paperclip* a effectivement laissé entrer sur le sol américain plus de 1600 savants nazis ayant travaillé aux fusées V-2. Alors que l'ensemble des agences gouvernementales étaient concernées, sous l'autorité du *Joint Intelligence Objectives Agency*, lui-même commandé par les chefs d'état-major, les théoriciens du complot l'attribuent la plupart du temps à la seule CIA.⁵

Il ne faut pourtant pas croire que les adeptes de ces théories ne sont que des naïfs ou des dupes, dépourvus de tout sens des réalités. Car la séduction des théories du complot qui, par bien des aspects, nient le réel, tient précisément à ce qu'elles s'appuient sur quelques éléments vérifiables, souvent des détails, auxquels elles octroient une sur-signification. Par exemple, le programme de recherches secret de la CIA sur le contrôle mental⁶, baptisé MK-ultra, a été actif de 1950 à 1964, mais n'a jamais donné lieu à des résultats probants. Sa simple existence nourrit pourtant une mythologie selon laquelle le programme aurait déjà rempli tous ses objectifs alors qu'on n'en aurait révélé qu'une part infime. A prendre la partie pour le tout, on a tôt fait d'unifier le monde pour mieux se priver de sa compréhension.

L'existence d'une part irréductible de secret, même dans les régimes politiques les plus sensibles à l'exigence de transparence, alimente ainsi l'imaginaire conspirationniste. Les soupçons se portent aussitôt sur toute structure élitaires, dont le fonctionnement n'est jamais assez transparent. En témoignent les hantises relatives aux agissements de la fameuse commission trilatérale, des sociétés comme le groupe Carlyle, ou des groupes d'intellectuels comme la société du Mont-Pèlerin, qui rassemble des néo-libéraux⁷.

D'ailleurs, la suspicion liée à une pratique du secret suffit à l'accusation conjointe de groupes distincts qui recrée des liens à tout prix. La pensée par analogie et amalgame se greffe sur une observation parfois juste. Ainsi, les théories du complot sont souvent syncrétiques, croisant plusieurs mythologies antérieures dans des constructions plus ou moins hasardeuses. Reprenons l'exemple bien connu du *Da Vinci Code*. Il recycle la mythologie de Rennes-le-Château et du trésor présumé de l'abbé Saunière, qui remonte aux années 1950, l'accent mis sur le rôle de Marie-Madeleine depuis le livre de Nikos Kazantzakis *La dernière tentation du Christ*, publié en 1951 et adapté au cinéma en 1988 avec la polémique que l'on sait, et la hantise ancestrale des sociétés secrètes et des Templiers.⁸

Sur le plan psychologique, apparemment, rien de plus satisfaisant pour l'individu : toutes les dissonances cognitives, c'est-à-dire les incompatibilités relatives entre les différentes croyances d'un même individu, sont aussitôt gommées. La certitude s'installe peu

à peu et se conforte elle-même puisque toute réfutation de l'extérieur devient une preuve supplémentaire de l'aveuglement du plus grand nombre et, *a fortiori*, du courage de celui qui résiste au complot, seul esprit lucide sous les railleries et les quolibets. L'un des charmes de la théorie conspirationniste tient précisément à ce qu'elle se présente comme hypercritique. Elle entend révéler la vérité du réel envers et contre toutes les mystifications communément admises. On retrouve ici le postulat selon lequel « les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être. » Cet effet d'annonce suffit souvent à emporter l'adhésion dans un univers qui valorise la remise en question systématique, oubliant que la théorie du complot constitue un système clos d'explication du monde, auto-suffisant, qui ne se confronte jamais à l'épreuve du sens commun.

Cependant, à la différence peut être de l'idéologie, la construction complotiste contemporaine s'approfondit et se complexifie sans cesse ; elle ouvre sur des questions sans réponse. En ce sens, la satisfaction psychologique se double d'une forme de vertige angoissant de scepticisme. Dans la théorie du complot post-moderne, le savoir est impossible⁹ alors que, dans une idéologie, il est fixé et relève de l'évidence. Et, comme le rappelle Georges Bataille, « *trancher les problèmes politiques demeure malaisé pour ceux qui laissent exclusivement l'angoisse les poser. Il est nécessaire que l'angoisse les pose. Mais leur solution demande en un point la levée de cette angoisse.* »¹⁰ Sans doute est-ce là le problème qui unit les conspirationnistes de tous bords. Ils parviennent difficilement à dépasser cette angoisse fondamentale. Ils sont angoissés mais pas nécessairement paralysés pour autant. Richard Hofstadter a ainsi parlé de style « paranoïde » pour définir l'attitude conspirationniste. Il précise que « *le paranoïaque clinique voit le monde hostile et comploteur [...] comme dirigé spécifiquement contre lui ; alors que le porte-parole du style paranoïde le juge dirigé contre une nation, une culture, un mode de vie dont le destin affecte non pas lui seul mais des millions d'autres.* »¹¹ L'adepte de la théorie du complot est donc en proie à une forme de syndrome de persécution qu'il projette sur une communauté à laquelle il appartient. De deux choses l'une. Soit il considère que la dénonciation et la désignation de l'opresseur constituent déjà un acte politique fort puisque une partie de son pouvoir provenait précisément de son exercice secret ; le prosélytisme peut alors apparaître comme une démarche suffisante.¹² Soit il envisage l'organisation d'une résistance active, d'un complot qui se pensera toujours comme contre-complot. La conviction de l'adepte prend dans ce cas la forme d'une ressource de mobilisation. Hofstadter souligne ainsi que pour battre l'agent démoniaque, il convient de l'imiter. Cela se manifeste en particulier dans l'usage du réseau : le complot, assimilé au Mal, procède comme un virus qui contamine peu à peu l'ensemble du

corps social ; sa diffusion est réticulaire. Internet apparaît alors, pour certains, comme l'instrument d'un complot mondial de domination des esprits. Or, les conjurés y verront eux aussi un moyen privilégié de diffusion de leurs théories dénonçant ce complot.

C'est d'ailleurs l'une des raisons qui poussent à annoncer les beaux jours de l'imaginaire conspirationniste. Internet offre à ce type de mythologies de nouvelles opportunités de diffusion rapide et à grande échelle. Ce vertige communicationnel alimente la griserie du complotiste qui s'efforce sans relâche de débusquer une vérité fuyante. Il ne faut certes pas succomber au mirage de la nouveauté : la conspiration constitue presque un univers romanesque, au sein duquel on retrouve des auteurs tels que Eugène Sue (*Les Jésuites*, 1843) ou Alexandre Dumas père (*Joseph Balsamo*, 1846). Néanmoins, bien des tendances fortes de l'évolution des sociétés contemporaines corroborent ce diagnostic.¹³ Tout d'abord, le monde se fragmente de plus en plus et sa complexité est en augmentation constante. L'aspect rassurant, omni-explicatif, de la théorie du complot ne manquera pas d'apparaître dans un tel contexte. En outre, des inquiétudes collectives autour des sectes, en particulier du satanisme dans le monde anglo-saxon, de la pornographie et de la pédophilie, favorisent le développement d'un imaginaire vague de la conspiration.¹⁴ La séduction croissante opérée par les discours ésotériques et les progrès du relativisme contribuent également à créditer les constructions de ce type. Elles prospèrent sur le discrédit du discours scientifique, la science passant peu à peu d'agent du progrès dans l'histoire à une puissance potentiellement maléfique. On en rappelle les erreurs et les mensonges pour mieux légitimer tout discours para-scientifique. Avec l'explosion des deux bombes nucléaires les 6 et 9 août 1945, l'humanité a fait la preuve de sa capacité d'autodestruction acquise grâce à la technique. L'idée de relativisme du savoir, liée au relativisme culturel s'est peu à peu diffusée dans les années 1960. Puis, au cours de la décennie suivante, on a assisté à une prise de conscience des problèmes environnementaux et la perspective d'une extinction, au moins d'une dégradation des conditions de la vie humaine est devenue crédible. L'idée d'un progrès linéaire, nécessaire et indéfini, porté par la science, tel que le concevait en particulier le positivisme du dix-neuvième siècle, n'est plus pensable et s'est renversée. La critique de la technique se double peu à peu de critiques plus fondamentales de la science elle-même, jusqu'à permettre le développement d'une réelle méfiance... A la traditionnelle méfiance à l'égard des élites politiques ou économiques s'ajoute une défiance à l'endroit de la communauté scientifique, que l'on retrouve notamment dans la hantise du contrôle mental. Les progrès des technologies donnent ainsi sans cesse de nouvelles cibles aux théoriciens conspirationnistes. Dans cet

environnement relativiste, puisque les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être, alors tout est possible¹⁵.

Cet aspect anti-élitiste mène au sentiment de dépossession, de mise à l'écart qui conduit les individus vers l'explication complotiste. Au fond, le clairvoyant autoproclamé est seul contre deux ennemis considérables : la foule des incrédules et la puissance déjà établie des conspirateurs. Ainsi, ces mises en sens du monde doivent être appréhendées sous deux angles : elles sont « *à la fois indices et facteurs d'organisation d'un malaise.* »¹⁶ « *Fondé sur les réalités des mécanismes de l'exclusion, le sentiment d'être laissé pour compte, écarté des mécanismes de décision, ne peut que gagner de nouveaux milieux qui seront sensibles au discours des convaincus et promoteurs des théories du complot.* »¹⁷ Elles permettent en effet de se satisfaire de son impuissance, ou plutôt du sentiment d'impuissance que l'on éprouve, en l'expliquant. On peut par exemple se penser victime d'un complot, de contrôle mental, et ainsi se nier toute responsabilité, c'est-à-dire la culpabilité qui la double.

Même les paranoïaques ont des ennemis

Paradoxalement, les dénonciateurs de la prégnance croissante des théories du complot sur l'imaginaire populaire par le truchement de fictions comme *The X-Files* (qui débute en 1993) ou *The Da Vinci Code* (publié en 2003 aux Etats-Unis) succombent aux charmes du même mode de pensée. En effet, la théorie du complot, comme toute pensée du soupçon, repose sur le fondement manichéen suivant : il existerait dans le monde une élite éclairée, en nombre très restreint, et une immense majorité d'agneaux dociles et aveugles. Cette aristocratie d'initiés partagerait un savoir fondamental : la certitude de l'existence d'un complot. Elle se divise néanmoins en deux catégories : ceux qui orchestrent le complot et ceux qui lui résistent. Une telle conception de la domination décrit donc une violence symbolique unilatérale. Elle ne pense pas la réception autrement que sur un mode exclusivement passif¹⁸.

Mais que font les dénonciateurs sincères et bien intentionnés du conspirationnisme ? Ils affirment de manière symétrique que les opinions publiques sont victimes d'une manipulation qui leur fait croire qu'un complot existe, alors que c'est faux. Le postulat de naïveté de la grande majorité des gens est partagé par les partisans de la théorie du complot et ses opposants les plus farouches, qui supposent une réception passive de ce type de discours. On retrouve dans les deux camps une même hypothèse du langage codé. L'autre, assimilé au malin, userait systématiquement du mensonge et du double langage. Ainsi, lorsque le

médiatique David Icke s'est rendu à Vancouver pour y développer ses thèses sur un complot mondial des élites, qui ne seraient en réalité que d'immenses « lézards vampires », une coalition anti-raciste a voulu interdire son passage. Mais, au lieu de souligner l'extravagance de ces propos et la clôture du système de pensée de leur auteur, elle a prétendu qu'il stigmatisait les Juifs sans les nommer à travers la figure du lézard géant¹⁹. L'emprise croissante de la pensée complotiste est certes délétère, mais ceux qui la dénoncent en ces termes usent d'un soupçon analogue.

Tout dépend de l'intention qu'ils prêtent aux auteurs soupçonnés. Si l'on juge les conspirationnistes comme des êtres sincères et intimement convaincus, ils deviennent des adversaires politiques défendant une vision du monde que l'on rejette. Mais, si on en fait des imposteurs qui mettent sciemment au point des instruments de domination de l'opinion, en leur faisant croire à l'existence d'un complot qu'ils savent illusoire, cela revient à dénoncer un complot fomenté par ceux qui crient au complot. L'adversaire fait place à l'ennemi.

A ce stade, le dialogue et le débat politique sont évidemment impossibles puisque chaque camp stigmatise l'autre comme un conspirateur malveillant. Les complotistes dénoncent les incrédules comme complices passifs d'un complot. Quant aux anti-complotistes, ils considèrent ce discours comme une manipulation intentionnelle, et jugent parfois ses tenants comme des imposteurs malveillants. L'impasse est résumée par le mot de Raymond Aron selon qui « *l'idéologie, ce sont les idées des autres.* » Le caractère manichéen de cette construction du monde se manifeste ici clairement dans l'exclusion mutuelle qu'opèrent les deux camps. Elle réclame une imputation morale de culpabilité qui renvoie au postulat selon lequel « rien n'arrive par hasard. » Il y aurait une intention à l'origine de tous les phénomènes observables. La dénonciation du conspirationnisme peut ainsi être un instrument politique de stigmatisation morale de l'adversaire. Par exemple, Daniel Pipes, éditorialiste néoconservateur, développe la thèse controversée selon laquelle les promoteurs de la théorie du complot seraient en grande majorité des activistes de gauche.²⁰ La difficulté de sortir de cette spirale est encore accentuée par le fait que certains auteurs, conspirationnistes si l'on s'en tient aux trois maximes citées plus haut, récuseront ce qualificatif. Au procès d'intention répond alors le procès d'intention, sans autre horizon de dialogue.

Ces dénonciateurs les plus véhéments du conspirationnisme, prisonniers d'une stratégie de disqualification morale, oublient de distinguer deux types d'adhésion à ces théories : le premier fonctionne sur un mode passionnel, il cherche un coupable ou le plus souvent un moyen de confirmer que celui qu'il présume coupable l'est effectivement. Dans ce

cas, il sera bien difficile de remettre en cause sa conviction. Le second procède quant à lui d'une démarche rationnelle et comparative, qui échappe à la spirale du procès d'intention. Il consiste à penser que, pour un phénomène particulier, et jusqu'à ce qu'une explication plus convaincante soit proposée, une théorie du complot rend compte de ce qui s'est passé avec plus de précision que les modèles alternatifs. Ainsi, lorsque Norman Mailer entame son enquête sur l'assassinat du président Kennedy, il est favorable à la théorie du complot, largement majoritaire. Lorsqu'il publie *Oswald's Tale : An American Mystery*, en 1995, après avoir consulté des archives russes, il revient à la thèse du tireur isolé. Il ne s'agit pas du tout ici de trancher la question, mais bien d'observer que l'on peut défendre une théorie du complot sans tomber sous son emprise vertigineuse, ce qui permet heureusement de discerner les complots fantasmés et les autres. On retrouve la différence entre un doute dogmatique qui refuse toute validité au sens commun, et un doute sceptique, cartésien, qui permet à la connaissance de progresser.

De même que les conspirationnistes ne laissent aucune place au hasard, leurs détracteurs les plus acharnés récusent *a priori* l'existence de toute forme de complot. Or, même les paranoïaques ont des ennemis.

Rappelons alors que Karl Popper définissait une société ouverte comme celle où l'on n'est pas forcé d'être soit un traître soit un héros. C'est précisément ce à quoi la pensée du complot nous condamne, tout comme son antagoniste mimétique.

Le problème américain

La division manichéenne du monde entre ceux qui sont avec nous et ceux qui sont contre nous, telle qu'on peut la lire dans les discours du président Bush depuis le début de la « guerre contre le terrorisme », semble interdire toute alternative. C'est pourquoi il est particulièrement délicat pour les Européens d'adopter une position raisonnable face à la puissance américaine. « *Quand j'étais jeune, c'était un monde dangereux et l'on savait exactement qui « ils » étaient. C'était nous contre eux, et il était clair qui étaient « eux ». Aujourd'hui, nous ne savons pas avec certitude qui « ils » sont, mais nous savons qu'ils sont là.* » Ce constat est celui du président américain George W. Bush.²¹ Il atteste de la prégnance de l'imaginaire du complot dans les plus hautes sphères de l'Etat américain. Le caractère réticulaire et déterritorialisé d'*Al Qaeda* pourrait expliquer ce discours, mais il faut aussitôt rappeler qu'il date de 2000. Rappelons que les analyses de Richard Hofstadter sur « le style paranoïde » dans les années 1960 sont originellement appliquées à la vie politique américaine.

Et on peut difficilement nier que la période du maccarthysme ne corresponde, à l'échelle nationale, à une théorie du complot de l'intérieur. « *Comment pouvons-nous rendre compte de notre situation présente à moins de croire que des hommes haut placés dans le gouvernement se concertent pour nous entraîner au désastre ? Cela doit être le résultat d'un grand complot, complot sur une si grande échelle qu'il écrase toute entreprise analogue antérieure dans l'histoire de l'homme. Un complot d'une noirceur si infâme que lorsqu'il sera finalement dénoncé ses principes mériteront à jamais la malédiction de tous les hommes honnêtes.* »²² Le sénateur Joseph McCarthy s'exprimait en ces termes devant le congrès américain le 14 juin 1951. On y retrouve le réseau secret et tout puissant, issu des élites, et qui semble procéder par contagion, assimilé à un mal moral d'une ampleur inouïe. On pourra ajouter que si certaines élucubrations sur le programme MK-Ultra sont démenties, le psychiatre Ewen Cameron de l'université McGill de Montréal a bel et bien mené un programme visant à déstructurer ses patients en combinant LSD à haute dose et électrochocs.²³

Peut-on pour autant stigmatiser l'ensemble d'une culture politique nationale ? N'est-ce pas là négliger la part d'ombre qui hante la nôtre ? Alasdair Spark et Peter Knight n'en défendent pas moins que la thématique du complot s'enracine dans la vie politique américaine, sous une forme de plus en plus diffuse qui touche un public de plus en plus large et irrigue la majorité des mythologies contemporaines.²⁴

En tous cas, après le 11 septembre, il est évident que les néoconservateurs se sont perçus comme une citadelle assiégée par un monde dont ils pensaient assurer une sauvegarde bienveillante, et qui a soudain révélé une hostilité inouïe à leur endroit. Bien que les attaques aient une origine précise et identifiée, le monde entier est devenu un objet de méfiance pour les faucons. La réaction de Charles Krauthammer, éditorialiste néoconservateur et lauréat du prix Pulitzer, face à l'attitude européenne au cours du premier semestre 2002 est également significative de cette tendance. Résurgence de l'anti-américanisme et opposition à la politique israélienne au Moyen-Orient lui suffisent à débusquer une nature antisémite de l'Europe, dont il s'étonne qu'elle ait pu être dissimulée pendant un demi siècle.²⁵ Une telle attitude illustre bien comment le statut de victime est source d'un soupçon généralisé et d'une attitude de rétraction identitaire. Après le 11 septembre, c'est donc à un complexe de la persécution que l'on semble avoir à faire de la part de l'administration américaine et en particulier des néoconservateurs. En ce sens, l'administration Bush répond bien à la définition que nous avons donnée plus haut du « style paranoïde ». La rétraction identitaire sur un nationalisme étroit et protectionniste à l'intérieur, interventionniste et militariste à l'extérieur, en atteste.

Les événements du 11 septembre semblent décisifs dans ce rapport en miroir entre les néoconservateurs et le reste du monde. L'agir de l'hyperpuissance suscitait, depuis la fin de la Guerre Froide au moins, un sentiment de domination. Repris dans une perspective historique, on peut même parler de ressentiment. En effet, « *le ressentiment s'inscrit dans une logique de domination. Il suppose une dépossession de soi, une confiscation des propriétés ; il peut induire le dépouillement des référents culturels, la privation des identités, la mise à l'écart, voire la suppression, des valeurs politiques, particulières et communes* » comme l'écrit Pierre Ansart²⁶. Le positionnement de victime revancharde qu'adoptent les Etats-Unis depuis les attentats de New York peut apparaître comme le sommet de l'arrogance pour l'ensemble de ceux qui se pensent comme des dominés. Pour comprendre le phénomène, il faut parler, semble-t-il, de dialectique du ressentiment. En effet, le ressentiment n'est rien d'autre qu'un ressassement impuissant du souvenir de ce qui est ressenti comme une humiliation. De cette dernière, on tire une forme de fierté paradoxale mais, pour la transformer en puissance d'agir, il faut tenter la sublimation du ressentiment. La théorie du complot peut contribuer à ce mécanisme. « *C'est le complot comme [...] expérience positivement énergisante, approchant le pessimisme maniaco-dépressif de la théorie du complot d'un détachement ironique et cynique face à ses implications dystopiques.* »²⁷ La tentation conspirationniste semble donc s'appliquer de manière privilégiée aux Européens quand elle vise les Etats-Unis. Le processus de concurrence victimaire produit une montée aux extrêmes de l'hostilité, et plus simplement un dénigrement passif de l'autre.

Conclusion : la préservation du politique par la confiance dans le sens commun

La situation présentée jusqu'alors peut paraître catastrophique. Faut-il alors renoncer à comprendre le monde, se retrancher dans la compréhension approfondie d'une seule de ses dimensions, ou encore céder aux mirages des méga-complots ? Au contraire, il convient plutôt de ne pas invalider systématiquement les enseignements du sens commun et de ne pas prendre la partie pour le tout. Au prix de ces quelques précautions, l'Europe se donnera les moyens de développer une réflexion proprement politique.

Une Europe-puissance ne peut être qu'une Europe politique au sens noble du terme. Elle ne peut s'autoriser la tentation conspirationniste qui risque seulement d'alimenter un ressentiment réciproque et nuisible. Mais, symétriquement, elle ne peut davantage se contenter d'une posture angélique, de l'ordre de la diplomatie déclaratoire. La rhétorique morale en politique internationale doit être utilisée avec la plus grande circonspection parce



qu'elle favorise une vision manichéenne du monde, qui sépare irréductiblement les bons des mauvais, rend impossible toute coopération, même ponctuelle. Elle conduit précisément à une sortie de la sphère politique et rend possible la diabolisation de l'autre qui fait le lit du conspirationnisme. En conclusion, on ne peut qu'appeler les Européens à une lucidité toute politique, qui s'efforce de prendre en compte les rapports de force effectifs sans *a priori* moraux ni suspicion systématique à l'égard de ce que l'on observe. Le jugement moral n'est pas exclu mais ne doit pas conditionner l'analyse. « *Le sens des réalités ou le sens de l'histoire, celui qui permet de détecter les liens profonds entre les choses et les gens, est une familiarité avec les particularités tandis que toute théorie n'a affaire qu'à des attributs et des identités idéels, qu'[à] des généralités.* »²⁸

Ni cynique ni angélique, la construction politique de l'Europe exige une sagesse de l'entre deux, une vertu proprement politique ou plutôt deux, la lucidité et la prudence. Il y a là une exigence de l'engagement raisonnable puisque la certitude y est abolie et que le jugement politique prend, au mieux, la forme d'une sagesse mais jamais celle d'une science.²⁹

Benoit Pélopidas

Analyste politique pour Euro-Power

¹ Nous utiliserons indifféremment les termes de « complot » et « conspiration ».

² Véronique Campion-Vincent, *La société parano, théories du complot, menaces et incertitudes*, Paris, Payot, octobre 2005, p.12.

³ Cf. *Les origines du totalitarisme, le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972 [1951] et le rôle de l'idéologie comme principe moteur du totalitarisme.

⁴ Léon Poliakov, *La causalité diabolique*, Paris, Calmann-Lévy, 1980.

⁵ Véronique Campion-Vincent, *op. cit.*, p.125.

⁶ Cf. Véronique Campion-Vincent, *op. cit.*, chapitre 5.

⁷ *Ibid.*, pp.90-92.

⁸ Ainsi, au Royaume-Uni, Baigent et Leigh, auteurs d'un *best-seller* conspirationniste antérieur, *L'énigme sacrée*, ont intenté un procès contre Dan Brown, mais sont en proie à un savoureux paradoxe : ils prétendent que leurs écrits sont fondés sur des investigations... mais seules les œuvres de fiction sont protégées contre le plagiat. *Ibidem*. p.38.

⁹ Le slogan de la série *X-Files*, d'inspiration complotiste, traduit cette ambiguïté. La vérité est ailleurs, indéfiniment.

¹⁰ Georges Bataille, *La part maudite*, avant-propos, Paris, Minuit, 1949.

¹¹ Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics » in Richard Hofstadter (ed.), *The Paranoid Style in American Politics and Other Essays*, Cape, 1966, pp.3-30, p.3-4, traduit par V. Campion-Vincent, *op. cit.*, p.144-145.

¹² Notons au passage que c'est la démarche minimale du complotiste convaincu que de vouloir créer une « sainte conjuration ».

¹³ Pour une part croissante et aujourd'hui majoritaire de l'opinion américaine, l'assassinat du président Kennedy résulte d'un complot ou d'une dissimulation de la vérité. (En 1992, cette fraction s'élève à 75%, cité dans Véronique Campion-Vincent, *op. cit.*, p.51.)

¹⁴ *Ibidem*. p.23.

¹⁵ On aura ainsi avancé qu'Hitler était un Rothschild. Cf. *Ibidem*. p.107.

¹⁶ *Ibidem.*, p.200.

¹⁷ *Ibidem.*, p.201.

¹⁸ La conception du pouvoir qui sous-tend ces visions est essentialiste plutôt que relationnelle : le pouvoir vaut en soi plutôt que comme modalité spécifique du rapport de force entre deux entités.

¹⁹ *Ibidem.*, p.102.

²⁰ Daniel Pipes, *Conspiracy. How the Paranoid Style Flourishes and Where it Comes from*, Free Press, 1997. Son propos est parfois plus nuancé. Ainsi reconnaît-il page 145 que « Droite et gauche sont au fond conspirationnistes. Mais c'est la droite qui est accusée, bien plus que la gauche. » Notre traduction.

²¹ Il a tenu ces propos le 21 janvier 2000, au cours de la campagne présidentielle. Véronique Campion-Vincent les traduit et les reprend page 7 de son ouvrage.

²² Propos traduits dans Véronique Campion-Vincent, *op. cit.*, p.48.

²³ Véronique Campion-Vincent, *op. cit.*, p.120.

²⁴ Cf. notamment Peter Knight (dir.) *Conspiracy Nation: the Politics of Paranoia in Postwar America*, New York University Press, 2002, cité dans *Ibid.* p.171.

²⁵ cité dans Jean-Pierre Dupuy, *Avions-nous oublié le mal ? Penser le politique après le 11 septembre*, Paris, Bayard, 2002, pp.55-56.

²⁶ Pierre Ansart, « Présentation » in Pierre Ansart (dir.), *Le ressentiment*, Bruxelles, Bruylant, 2002, pp.1-8, p.7.

²⁷ Mark Fenster, *Conspiracy Theories. Secrecy and Power in American Culture*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999, p. 216, traduit dans V. Campion-Vincent, *op. cit.* p.164.

²⁸ Isaiah Berlin, « Le sens des réalités » in *Le sens des réalités*, traduction G. Delannoï & A. Butin, Paris, éditions des Syrtes, 2003, pp.23-68, p.63 modifiée.

²⁹ Isaiah Berlin, « Le jugement politique » in *Ibid.*